

Robert Lalonde, Jacques Poulin, Guy Verville

André Brochu

Number 159, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81971ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (2015). Review of [Robert Lalonde, Jacques Poulin, Guy Verville]. *Lettres québécoises*, (159), 24–25.

☆☆☆☆

ROBERT LALONDE

À l'état sauvage

Montréal, Boréal, 2015, 168 p., 19,95 \$.

Le romancier aux sept récits

Il y a certes matière à roman, dans le dernier livre de Robert Lalonde, mais la forme, qui suppose une intrigue continue, n'y est pas. Plus exactement, on dirait un recueil de sept nouvelles. Toutefois...

Dans les segments qui composent le livre, on relève une constante, et elle est forte. Il s'agit de la présence du narrateur qui est écrivain et qui pourrait bien être Robert Lalonde. On ne peut cependant conclure à la pure et simple autobiographie. Mais à un roman, oui, comme l'explique si bien Danielle Laurin (*Le Devoir*, 31 janvier-1^{er} février 2015, p. F3).



ROBERT LALONDE

« Ils allaient se lancer l'un sur l'autre pour une vraie bataille, lâcher des rires caressants comme du velours, s'entailler sans faire couler le sang, pousser des cris que seuls les arbres et les pierres écouterait. » (p. 112) Admirable, non ?

La saveur de l'existence

Que des chapitres de la vie, celle de l'auteur ou non, se succèdent en relation avec des figures pittoresques de son entourage, cela n'aboutit sans doute pas à une histoire hautement structurée, mais qu'importe ? Un même sens profond de l'existence transpire dans chacun des morceaux. C'est lui que les auteurs cités en exergue ou dans le texte, presque tous des Russes (de Gorki à Tchekhov en passant par Tolstoï, Dostoïevski et d'autres), formulent à leur façon, pas toujours facile à décrypter.

Les sept « chapitres » mettent en relation le narrateur surtout avec des hommes : deux enfants, Julot et Mathias, et cinq adultes, Hervé, Étienne, Bérubé Martin, Gilles et Jim. Les enfants sont remarquables, en particulier Julot, dont l'intelligence, l'imagination, la culture et la sensibilité en font un adorable fou de neuf ans. Mathias, treize ans, qui souffre d'un déficit d'attention, deviendra l'*alter ego* du narrateur, et celui-ci est lui-même l'*alter ego* du père de Mathias, un artiste.

Les doubles

Au fait, les personnages deviennent des doubles les uns des autres et leurs personnalités se confondent. Cela est vrai notamment des adultes. Les amis successifs dont le narrateur fait la connaissance sont souvent des sortes de colosses, qui vivent sur leur terre et qui cumulent les qualités les plus contradictoires. Cordiaux, ils se montrent pourtant capables de colères qui les rendent brutaux, même si on les retrouve souvent en pleurs comme des enfants. Leur « carrure de *Lumberjack* » (p. 48), leur masculinité ne les empêche pas de manifester au narrateur des sentiments d'amour, auxquels celui-ci ne se soustrait pas.

Porté par une écriture vivante, « sauvage », ce beau texte regorge des ambivalences qui caractérisent les situations quotidiennes. Comme le déclare Mathias au narrateur : « C'est *full* bizarre. Je comprends pas pis en même temps je comprends ce que tu dis. » (p. 136) On pourrait l'affirmer de nombreux passages du livre.

Autre exemple de contradiction suggestive : « On disait de Jim qu'il était à la fois dangereux comme la mort et doux comme une fille... » (p. 141) C'est dans cette double tonalité, positive et négative, que s'écrit l'impossible roman de l'amour entre Gilles et Pierrot, son ami :



☆☆☆ ½

JACQUES POULIN

Un jukebox dans la tête

Montréal, Leméac, 2014, 152 p., 20,95 \$.

Entre l'amour et l'amitié

Jacques Poulin a le don de convertir en qualité ce qui constitue, pour la plupart des écrivains, un obstacle à une pleine réussite. Par exemple, la projection de soi-même dans la fiction.

On sait que plusieurs des romans de Poulin ont pour héros un écrivain ; qu'une histoire d'amour très simple en constitue le sujet ; qu'on y trouve des animaux attachants, tels les chats. Des éléments toujours semblables prennent place dans les histoires racontées, ce qui n'empêche pas, chaque fois, un renouvellement de la matière.

De nouveau Jack Waterman

Un jukebox dans la tête est une histoire au départ très simple, qui accède peu à peu à la complexité sans laquelle le lecteur se laisserait sans doute. On peut d'ailleurs se demander si l'auteur n'atteint pas ici aux limites acceptables, sans toutefois les dépasser.

Le narrateur, Jack Waterman, bien connu des lecteurs de l'œuvre de Poulin, fait la connaissance de Mélodie, une de ses lectrices, qui lui plaît particulièrement. Elle habite le même immeuble et manifeste une inquiétude à l'égard d'un voisin commun qui se soustrait à leurs regards. Mélodie, dans les bribes d'un même récit réparti sur plusieurs jours, raconte sa vie à Waterman et finit par désigner un agresseur, Boris le *bouncer* (videur, en français), qui est à sa poursuite. Or, justement, le voisin mystérieux se révèle être le *bouncer* et, à la suite d'une rencontre au cours de laquelle il se mesure à lui, Jack, atteint d'un solide *uppercut*, se retrouve à l'hôpital. Voilà

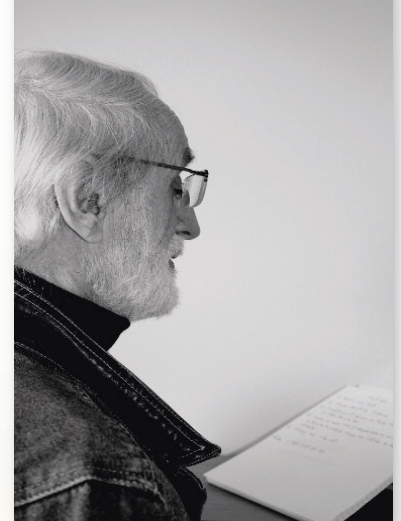
qui apporte une conclusion à la relation entre les deux principaux personnages. Jack éprouve, pour Mélodie, un mélange d'amour et d'amitié, cette dernière tempérant celle-là, mais Mélodie choisit de s'éloigner et de retourner vivre à San Francisco où elle a déjà habité pendant dix ans.

En somme, on se trouve devant une histoire d'amour manquée, mais non tragique, la vieillesse du personnage masculin étant peut-être bien en cause.

Le jukebox intérieur

Le *jukebox dans la tête* dont parle le titre est une sorte de métaphore liée aux musiques que Waterman se joue intérieurement. Cet appareil abstrait, psychologique en quelque sorte, manifeste sa présence surtout au début et à la fin du livre, ce qui rend peut-être le titre quelque peu arbitraire. Il faut voir cependant que Mélodie, dont le nom fait aussi référence à la musique, justifie de façon sous-jacente le jukebox; d'autant qu'elle est présente d'un bout à l'autre du récit. On pourrait en déduire qu'elle est une projection, dans l'espace humain, de la boîte à musique intime de Waterman.

Il n'y a pas que la musique qui étale ses complicités tout au long du roman. La littérature y est également très présente, à travers des



JACQUES POULIN

auteurs favoris comme Gabrielle Roy, Ernest Hemingway et d'autres auxquels Waterman est attaché, sans doute parce que sa propre écriture les reflète. Le jukebox dans la tête, c'est tout l'univers culturel, parfaitement accordé au réel, à la vie simple et complexe, qui habite l'écrivain. On peut y voir surtout la musique de l'écriture, franche et harmonieuse, qui est propre à l'auteur.

☆☆☆ ½

GUY VERVILLE

Falaise

Montréal, VLB, 2015, 304 p., 25,95 \$.

L'amour sous toutes ses formes

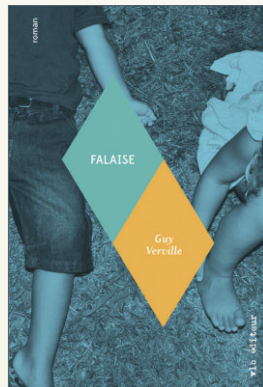
Pour son cinquième roman, Guy Verville peint une famille réunie par la mort du père et lourdement hantée par le passé. Toutefois, l'amour physique est la préoccupation majeure de cette étonnante smala.

Il faut d'abord tenir compte du ressentiment des enfants (quadragénaires et quinquagénaires) à l'égard d'André, ce père tout juste décédé qu'ils perçoivent comme un salaud et qui les a élevés à la dure.

Le sexe à qui mieux mieux

Cette domination ne les a pourtant pas empêchés de vivre librement leur sexualité, tout comme lui d'ailleurs qui permettait à sa femme toutes les aventures et qui s'en accordait autant. Ce culte du plaisir ne débordait cependant pas les prescriptions de la « nature », alors que les enfants, le beau Xavier surtout, s'adonnent aux jouissances homosexuelles. Il n'est pas le seul puisque son frère aîné, Serj (*sic*), qu'on qualifie de « bi », pratique toutes les formes de l'amour. Plus jeune, il a couché avec Xavier et, en ce moment des difficiles retrouvailles autour du père mort, les deux revivent les bons moments passés.

Les sœurs de ces mâles fringants (Xavier l'est plus que son aîné) sont leurs confidentes occasionnelles et mènent aussi une vie bien remplie.



GUY VERVILLE

Leur beauté attire de braves amants. Pas question, pour elles, d'amours saphiques. Quant à la mère, Diane, elle a beaucoup profité autrefois de ses charmes, malgré son tempérament de sottise (disent ses enfants). Rose, sœur de Diane et tante des plus jeunes, préside aux soins du ménage et de la cuisine, fait fonctionner la maison que ces derniers ont désertée depuis quinze ans et qu'ils retrouvent maintenant pour quelques heures à l'occasion du décès de leur géniteur. Serj, l'aîné, se demande du reste si André était son vrai père. Un « bâtard », Philippe, hérite de la maison familiale (rue de la Falaise), alors que les enfants « légitimes » se voient accorder des miettes.

Notons que les scènes d'accouplement n'ont rien de vraiment pornographique et que s'en dégage même une réelle beauté. L'auteur, dans ces passages qu'on pourrait juger délicats, manifeste la même qualité d'écriture, tout à fait remarquable, que dans l'ensemble du roman.

L'uniformité du texte

Ce qui fait sans doute la faiblesse de *Falaise* sur le plan narratif, c'est que les personnages, nombreux, reçoivent une égalité de traitement (à de rares exceptions près) et que les bribes d'histoire racontées, à peu près de même longueur, se suivent sans écart temporel. Tout se passe en peu de jours seulement. Bien entendu, les personnages sont dotés d'une existence bien caractérisée, et pourtant, pareille monotonie de la formule risque d'engendrer l'ennui. Et puis, on s'étonne de l'absence de héros ou d'héroïne. André aurait pu s'imposer aux dépens des autres, mais il est mort et ne dépasse pas le statut de souvenir. Diane, la mère, est maintenant une vieille femme et a perdu le charme qui

faisait son prix. Xavier, Serj, Héroïse et les autres personnages vivent leur vie sans s'imposer plus qu'il ne faut.

Heureusement, l'écriture fort séduisante permet d'oublier l'uniformité de la structure narrative.